

www.e-rara.ch

Fontenelle et la marquise de G* dans les mondes**

Favre, Henri

Paris et Genève, 1821

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 4008

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-1508>

Premier entretien. Lois de Keppler et de Newton; la terre vue depuis la lune.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

PREMIER ENTRETEN.

*Lois de Keppler et de Newton ;
la terre vue depuis la lune.*

DÈS qu'il fit nuit , nous nous rendîmes la marquise et moi sur une petite colline de la lune , d'où l'on jouissoit d'une vue très-étendue. Le ciel étoit , comme à l'ordinaire , de la plus grande pureté , les astres y brilloient du plus vif éclat , et la terre , alors dans son plein , se fit bientôt voir à l'horizon dans une grande clarté avec la blancheur de ses continens , les points brillans de ses montagnes , les bandes foncées de ses vastes mers , et son balancement au-dessus et au-dessous de l'horizon. Cette vue fit rêver la marquise. Elle jetoit de longs regards vers la terre , et sembloit vou-

loir s'y reconnaître. Je lui dis : Vous regardez la terre , Madame , avec des yeux qui feroient presque soupçonner que vous l'avez quittée avec regret? -- Mais , quand cela seroit , me répondit-elle , en seriez-vous étonné? -- Je ne sais pas , repris-je , ce qu'elle peut avoir pour vous d'attrayant , et qui soit digne de vos souhaits. Quant à moi , je vous avoue que le souvenir de tout ce que j'y ai vu de plus grand , de plus recherché et de plus propre , suivant les idées des hommes , à y faire trouver le bonheur , n'excite plus que ma pitié. -- O ! répliqua-t-elle , pour un philosophe et un esprit calme de votre espèce , cela se conçoit aisément ; c'est absolument le langage que vous devez tenir , mais avec mon sexe , entourée de la société la plus brillante de Paris , entraînée de distractions en distractions , de fêtes en fêtes.... -- En vérité , l'interrompis-je , un habitant

de la terre qui vous entendroit parler de la sorte , croiroit effectivement que vous regrettez tout cela ; mais me dire une pareille chose , à moi qui ai passé le grand rideau ! -- Eh bien ! reprit-elle avec quelqu'impatience, si ce que je ressens n'est pas du regret , apprenez-moi d'où vient ce sentiment pénible, qui, depuis ma mort, me reporte sans cesse vers le tourbillon de Paris ? Depuis quelques jours j'éprouve un vide et un malaise d'une espèce toute particulière. Toutes mes idées sont comme confondues ; je sens qu'il se fait une révolution extraordinaire en moi , et si vous ne venez à mon secours , je crois que je deviendrai folle. -- Oh ! vous pouvez vous rassurer, lui dis-je en riant, l'état dans lequel vous vous trouvez est celui qu'éprouvent tous ceux qui quittent la terre. Il y en a qui n'y sont soumis que légèrement , tandis que d'autres en devien-

nent comme forcenés, et s'y débattent pendant long-temps. -- Et croyez-vous, me demanda-t-elle, que le mien sera de durée? -- Non pas, lui répondis-je, quand on a l'esprit aussi bien fait que le vôtre, on s'en tire assez vite, et j'espère que les entretiens que nous allons avoir sur les astres contribueront beaucoup à vous rendre à vous-même.

— Mais, dit-elle, quel rapport peut-il y avoir entre l'espèce d'engourdissement où je me trouve, et l'acquisition de quelques connoissances astronomiques?

— Beaucoup plus grand que vous ne vous l'imaginez; mais je n'ose en vérité vous le dire, c'est une matière excessivement sérieuse, et. . . — Bon! reprit-elle, après les songes creux que nous avons faits dans mon parc, croyez-vous donc que je ne serai pas en état d'écouter ici les choses les plus profondes? Ou bien, ce bon esprit que vous aviez

autrefois sur la terre de croire les femmes susceptibles d'application, l'auriez-vous perdu sur la lune ? C'est un préjugé qu'en vérité je ne vous pardonnerois pas. Il faudroit que vous eussiez bien changé, vous qui faisiez passer par l'amabilité le savoir chez les gens du monde, et l'amabilité chez les savans par l'étendue de vos connoissances. Non, non ! Je veux absolument savoir d'où vient l'état étrange où je me trouve. Ainsi ne m'épargnez pas. Commencez par être aussi sérieux que vous voudrez. Nous n'en serons peut-être que plus enjoués pas la suite. D'ailleurs mes idées ont besoin d'être fixées. Ainsi point de miséricorde ; traitez-moi un moment comme quelqu'un qui sort de l'ancre de Trophonius : je crois que cela me guérira.

— Je le pense comme vous, Madame, et puisque vous insistez, dites-moi, je

vous prie , ce que vous avez éprouvé lorsque vous avez quitté votre dépouille mortelle ? — En vérité , dit-elle , j'aurois bien de la peine à vous le dire. C'étoit un état impossible à décrire. Je ne saurois vous en donner quelque idée qu'en vous disant que je me débattois toute vivante dans le néant , ou , si vous aimez mieux , que je me sentois errer dans le tourbillon de ma vie passée sans pouvoir m'y reconnoître. Peu à peu mes idées ont pris plus de suite ; c'étoit comme si elles revenoient à moi du bout de l'univers et rentroient chacune à leur place. Cependant lorsque je me suis trouvée transportée ici dans la forme que vous voyez , elles étoient bien loin d'avoir repris l'ordre et la clarté qu'elles avoient autrefois dans ma jeunesse : Quelquefois même j'éprouve un trouble. . . . Mais pourquoi ces détails ? Vous vous êtes sans doute aussi

trouvé dans cette étrange situation. — Ah, répondis-je, quant aux esprits de mon espèce, c'est une autre affaire! — Voilà qui seroit singulier, reprit-elle, Messieurs les Philosophes se croiroient-ils encore, tout morts qu'ils sont, des êtres privilégiés? — Bien au contraire, Madame, la plupart des hommes qui s'arrogent ce titre ne sentent jamais autant leur petitesse qu'alors; mais mon tempérament et mon caractère ont tout l'honneur de l'exception, comme vous le verrez tout-à-l'heure. L'état où vous vous êtes trouvée en abandonnant votre corps ressembloit assez à un mauvais rêve..... -- Oui! m'interrompit-elle, à celui qu'on croiroit faire à minuit en se réveillant au grand jour! — Eh bien! repris-je, ces rêves-là sont inséparables de la nature de l'âme, mais surtout de l'usage que nous en avons fait. L'âme est composée

d'espritsⁿ incorruptibles d'une subtilité extrême. Plus on conserve ces esprits dans l'ordre où les a placés la nature , plus ils acquièrent d'intensité et d'étendue. Quand on leur a donné , pour ainsi dire , l'habitude de cet ordre-là , non-seulement ils se concentrent et rendent de plus en plus l'âme une ; mais il acquièrent encore la faculté d'embrasser un champ extrêmement vaste , sans cependant dépendre moins de leur maître , qui les rappelle à lui , et les replace dans leurs cases , dès qu'il le juge convenable. Au contraire , plus on dérange l'harmonie de ces esprits par le contraste des passions , plus ils se dispersent , se relâchent et resserrent le cercle de leur activité. — Je saisis parfaitement tout cela , dit la Marquise , et je conçois qu'avec l'ordre et la simplicité qui règnent dans toutes les lois de la nature , l'âme ne peut

aller à la perfection que de cette manière-là : tout échafaudage trop compliqué lui fait violence ; et l'on pourroit dire , d'après ce que vous m'apprenez , que le bonheur n'est que le miroir d'une âme en harmonie parfaite avec elle-même. Cependant cela ne m'explique ni le mauvais rêve que j'ai fait , ni la raison qui vous en a exempté.

—Comment, repris-je , vous ne voyez pas que la mort n'est que le rappel des esprits de l'âme , et que la vibration , ou le rêve qui la suit , n'est que le résultat de la direction qu'ils avoient sur la terre ? Si vous aviez suivi les rêveries de vos connoissances , durant leurs derniers momens , vous sentiriez parfaitement ce que je veux dire. — Mais vous me faites presque peur , me dit ici la Marquise avec vivacité ; ne diroit-on pas que troublée comme je

J'ai été en quittant la terre, j'ai dû y commettre de grandes fautes ! — Non pas, Madame; mais ces nombreuses distractions, ces plaisirs bruyans qui vous arrachoient sans cesse à vous-même, croyez-vous qu'ils fussent bien propres, à conserver à votre âme son harmonie primitive ? Tous ces esprits, dispersés sans ordre sur une foule d'objets, ne devoient-ils pas à votre mort revenir vers leur centre commun dans une confusion capable de vous troubler ? Cet état n'a pas été de longue durée, parce que vous aviez déjà pris une certaine habitude d'ordre et de réflexion. — Ah ! dit-elle, je comprends à présent pourquoi vous n'avez eu qu'un réveil agréable. — Ce n'est pas tout-à-fait ce que je voulois dire, repris-je; n'allez pas croire que j'aie été entièrement exempt du malaise qui vous tient tant à cœur : j'ai eu mon tour comme les autres ; mais

la vibration de mes esprits n'a été ni longue , ni violente. Comme la nature avoit doué le fond de mon âme de beaucoup de calme ; que je ne lui ai donné essort que pour des objets capables de l'étendre et de la nourrir ; que je ne regardais les plaisirs de la vie que comme les fleurs de l'oranger qu'on sent avec délice , qu'on voudroit cueillir , mais qu'on laisse sur pied pour jouir plus tard de leurs fruits savoureux ; enfin , comme j'aimois à me retrouver souvent dans la solitude et à m'y abandonner à de douces méditations , dès que la mort m'a frappé , mon âme , enrichie des expériences de la vie terrestre , a facilement retrouvé son harmonie primitive , et arrivé ici j'ai été bientôt en état de m'élever à d'autres mondes.

— A d'autres mondes ! s'écria la Marquise , ah ! voilà ce que je serai cu-

rieuse d'entendre : Ne tardez pas à m'en faire le récit. — Mais , lui dis-je , si nous les parcourions ensemble , cela ne vaudroit-il peut-être pas mieux ? — Oui ; mais ces plaisirs bruyans que j'ai dûs payer si cher et qui me placent si fort au-dessous de vous. — Oh ! vous ne tarderez pas Madame à m'égalér et peut-être même à me devancer. — Non pas , je vous prie , dit-elle ; si je devois aller à la perfection au point de devoir me séparer de vous , j'aimerois mieux retomber dans quelque bonne distraction capable de retarder ma marche. Votre présence et toute la matière sérieuse dont vous venez de m'entretenir m'a fait un bien que je ne peux vous dire. Le vide qui m'accabloit tout-à-l'heure a déjà diminué de beaucoup. Je sens que mon esprit reprend avec son ancienne clarté une avidité de savoir extraordinaire.

Il y a long-temps que je ne me suis sentie aussi calme et aussi disposée à saisir tout ce qui peut agrandir mes idées.

— Vous voyez donc , lui dis-je , que le sérieux est d'une utilité plus grande qu'on ne le croit communément. C'est une porte qu'il faut absolument passer, quand on veut ramener son âme à son unité primitive , et la fixer sur quelque sujet digne de notre attention. Une fois ce pas fait , on éprouve un contentement intérieur qui l'emporte infiniment sur la gaieté passagère que procurent les plaisirs des sens. — Je suis donc charmée , dit-elle , que vous m'ayez ouvert cette porte-là ; elle me met à l'aise , et me donne , pour ainsi dire , la permission de reprendre tout mon enjouement d'autrefois. D'ailleurs , je suis sûre qu'au-delà de ce pesant rideau , que vous avez si bien su m'allé-

ger , je pourrai voir et saisir de près le cours des planètes , la marche des soleils , la vélocité des tourbillons.

-- Ah ! lui dis-je , en souriant , voici où je vous attendois ; je suis charmé que vous veniez à ma rencontre , car en vérité je n'aurois su par où commencer l'aveu des erreurs que j'ai commises à votre égard ; mais vous venez de me prévenir en touchant le point qui m'embarrassoit le plus. -- Comment , dit vivement la marquise , les planètes ne tourneroient-elles plus autour du soleil , ou bien cette grande quantité d'étoiles fixes auroient-elles cessées d'être à leur tour des soleils ? -- Ces choses là , repris-je , existent encore dans le même état où nous les avions laissées ; mais ce sont les *tourbillons* , Madame , les *tourbillons* !.... -- Allons , vous m'effrayez ! auroient-ils pris une direction contraire ? -- Si ce n'étoit que cela , mon aveu ne

seroit pas aussi difficile ; je pourrois m'en tirer avec honneur, parce que le fond subsisteroit ; mais qu'allez-vous dire, lorsque je vous apprendrai que depuis long-temps il n'est plus question de tourbillons, qu'il n'en a jamais existé, et qu'on s'est assez moqué de nous d'avoir donné dans ce beau rêve de Descartes. -- Voilà qui est étrange, dit-elle, et j'avoue que si ce n'étoit vous qui me l'apprenez, j'aurois bien de la peine à le croire. Mais si l'on a renoncé à ce système, comme on renonce tôt ou tard à tous les systèmes, j'aimerois bien savoir ce que l'on a mis à la place ; car enfin, si l'on ne veut pas que les astres soient emportés par le fluide céleste, comme un navire l'est par l'eau, qui les soutient dans les espaces, qui leur imprime leurs mouvemens ? En auroit-on aussi chargé les éléphans des Indiens ?

-- C'est, répondis-je, un corps bien au-

trement grand , qui supporte le poids de toutes les planètes. -- Allons donc, les Européens seroient-ils devenus fous? -- Bien au contraire ils sont meilleurs physiciens et plus profonds astronomes que jamais. Ils ont reconnu de plus en plus, que la simplicité faisoit le fondement des lois qui régissent l'univers. C'est par là qu'ils ont trouvé le système sublime d'après lequel le monde se maintient depuis la création, dans l'ordre parfait où nous le voyons. -- Mais , demanda vivement la marquise , quel est donc ce système , comment cela s'est-il passé? Je gagerois que c'est encore un Allemand , qui , sans dire gare , brise et renverse tout ce que vous aviez si bien établi. Ces gens-là, je m'en souviens, depuis Copernic, sont de mauvaise humeur contre tout ce qui sent le mouvement et la gêne. -- C'est bien un Allemand, répliquai-je, nommé *Keppler*, qui ef-

fectivement a donné lieu à sa découverte par les trois lois qui portent son nom, et qui indiquent premièrement : *Que les planètes décrivent autour du soleil, non des cercles, mais des ovales ou ellipses ; secondement : qu'elles vont d'autant plus vite qu'elles sont plus près du soleil ; enfin, que les planètes les plus éloignées sont plus longtemps à faire leur tour dans un rapport qu'il découvrit.* Mais ce que ce grand homme avoit si admirablement préparé, un autre génie acheva de l'établir, et de le prouver avec autant de sagacité que de précision.

Imaginez-vous, Madame, un homme couché sous un pommier, qui, voyant tomber un de ses fruits, se demande, après avoir été plongé dans une profonde méditation : Pourquoi tous les corps tendent-ils ainsi vers le centre de la terre ? Pourquoi cette gravité est-

elle en raison de leur distance ? Y auroit-il une force attractive qui leur imprime ce mouvement ? Mais si cette tendance agit sur tous les corps qui se trouvent dans l'atmosphère de la terre , ne pourroit-elle pas s'étendre jusqu'à la lune ? Cette attraction seroit donc fondée sur le volume. Mais alors le soleil attireroit à son tour la terre , la lune , toutes les planètes. Oh Dieu ! (Ici cet homme profondément religieux se découvre la tête). Et cette loi de Keppler qui indique le rapport qu'il y a entre les révolutions des planètes , et leur éloignement du soleil ! mais si cet astre a une telle force d'attraction , les planètes devroient aller s'abymer vers son centre ; cependant leur distance de cet astre n'a jamais varié ; qui les retient ainsi dans les espaces , qui les repousse ? ... Ha ! si l'Eternel en les créant leur avoit imprimé un mouvement de projection de côté et en

ligne droite qui les pousse continuellement en avant ? Si , avec cela , pour qu'elles ne fussent pas emportées au-delà des espaces , cette loi de l'attraction les faisoit tendre sans cesse vers un centre commun ? Si cette propriété centripète étoit en raison de la distance et du volume des corps ? -- Arrêtez , me dit ici la marquise avec émotion ; tout ce que vous me dites là est tout-à-la-fois si profond , si simple , si sublime , que dans le trouble où vous me jetez , je me demande tour-à-tour , comment les hommes n'ont pas trouvé depuis long-temps une vérité aussi évidente ; comment le Créateur a accordé à un mortel autant de sagacité pour la dévoiler.

--Ajoutez à cela , Madame , que cet astronome a porté ces principes jusqu'à la démonstration physique , en découvrant cette loi générale de la nature , que :
tous les corps célestes s'attirent dans

L'espace en raison directe des masses , et réciproquement au carré de leur distance , ou , ce que vous saisissez peut-être mieux : que la force attractive diminue plus que la distance n'augmente ; c'est-à-dire , qu'à une distance dix fois plus grande, l'attraction est cent fois plus petite , parce que dix fois dix font cent. Il donna de plus des règles pour trouver la masse du soleil et des planètes, ainsi que leur pesanteur qui, pour ces dernières , diminue en raison de leur éloignement de cet astre.

Ce système a été adopté par tous les astronomes , et l'on peut dire que, tant que les hommes ne voudront pas de gaieté de cœur se plonger dans de nouvelles erreurs , ils s'en tiendront à ces lois-là. Vous avouerez qu'elles ont bien un autre poids que nos tourbillons et qu'on pouvoit ... -- Se moquer de notre crédulité , interrompit-elle ; non , je ne

suis pas de cet avis. Votre système est sublime, mais convenez que ces tourbillons avoient quelque chose de vif et d'animé, qui ouvroit un vaste champ à l'imagination. -- Oui, mais qui choquoit la raison; car, réfléchissez un peu à l'embarras et aux chocs qui devoient en résulter entre tous les tourbillons, à l'égalité des révolutions des planètes, à l'uniformité qui régneroit dans le plan de leurs orbites, enfin à l'impossibilité où seroient les comètes de traverser tous ces tourbillons sans en être entraînées à leur tour. Non, non, Madame, nous avons donné là dans un rêve trop creux. Keppler a bien fait de chasser nos atômes, et de mettre à la place ses lois aussi simples que sublimes. Elles détruisent notre système, et blessent peut-être un peu notre amour propre; mais songez qu'elles ont été le fondement de celles que *Newton* semble avoir appor-

tées sur la terre du sein de la divinité même.

Allons , dit la marquise , je vois bien qu'il y auroit de la mauvaise grâce à me plaire encore dans les tourbillons ; mais puisque je me sou mets encore une fois à un Allemand inexorable , dites-moi de quelle nation étoit le génie divin qui a si bien su mettre à profit ses données ? -- Je pourrois vous dire, Madame, que c'étoit un de ces hommes qui ne sont ni François , ni Allemand , ni Anglois , ni d'aucune nation quelconque , mais qui , réunissant en eux tout ce qui ont rendu immortels les plus grands hommes de tous les peuples , peuvent être envisagés comme les génies de l'humanité , ou , s'il m'est permis de me servir de cette expression , comme les plénipotentiaires de la divinité auprès des foibles mortels. Mais pour répondre à votre demande , et vous nom-

mer les choses comme on les nomme sur la terre, je vous dirai que cet homme extraordinaire étoit Anglois. -- Anglois, dit-elle, voilà qui m'étonne! -- Et pourquoi donc, lui demandai-je, n'ont-ils pas passé de tous temps pour de profonds penseurs? -- Je ne leur conteste point ce droit, reprit-elle, mais ce système devoit plutôt naître dans la tête du sujet d'une monarchie absolue que dans celle d'un citoyen libre, et fier de ses droits. Voyez un peu sur quoi il se fonde : le soleil se forme une cour éclatante des planètes et de leurs lunes; les planètes enchaînent à leur suite leurs satellites; ceux-ci retiennent et attirent à eux tout ce qui se trouve dans leur atmosphère, et cela, en commençant par les corps les plus pesans. Mais voilà un despotisme achevé! Une pareille découverte devoit se faire en Asie. Il est inconcevable que nous en ayons laissé

la gloire à un Anglois. -- Ah! dis-je, il seroit bien à souhaiter pour le bonheur de la terre, que là où règne le despotisme, il se montrât dans le même ordre que dans le ciel! Les lunes et les planètes exercent, il est vrai, la loi d'attraction sur tous les corps qui s'y trouvent; mais si les plus grands et les plus pesans ont la préférence, ce n'est qu'affin de donner plus de solidité aux parties légères qui les environnent, ce n'est que pour soutenir les terres, pour mettre un frein aux courans des eaux, pour établir un juste équilibre dans l'ensemble. Les planètes sont maîtresses absolues de leurs satellites; mais c'est pour leur empêcher d'aller s'abymer dans les feux de l'astre éclatant, c'est pour jouir de leur clarté, et, ce qui est absolument opposé au despotisme qui règne sur la terre, pour leur renvoyer une lumière au moins double de celle qu'elles en re-

goivent. Enfin le soleil s'entoure de tous ces corps comme d'une cour splendide , mais c'est pour qu'ils n'aillent pas se perdre dans la profondeur des espaces , qu'ils ne s'entrechoquent point dans leurs cours , qu'ils jouissent tous également de sa clarté vivifiante. Cette cour là ne change point ; tous ses membres , depuis le plus petit jusqu'au plus grand , savent qu'ils sont à leur place , prennent la leur pour la meilleure , y restent , et y demeureront , tant que la main puissante qui les y a jetés le jugera convenable.

-- Mais , dit la marquise , cette découverte importante doit avoir assez chagriné les savans ; car je prévois , que la grande simplicité de ce système coupe court à toutes les suppositions qu'ils ne manqueroient pas de faire sur les lois de l'univers. -- Sous ce rapport , répondis-je , ils n'ont aucun reproche à faire

à Newton; bien au contraire, son système ouvre un champ immense à leur imagination. Il ne suffit pas à l'esprit humain de connoître les lois des deux forces actives, qui mettent les corps en mouvement, il voudroit encore parvenir à la connoissance des raisons particulières de ces effets; ainsi ne craignez rien pour l'activité des savans; ce sujet de méditation est inépuisable pour eux, et les occupera longtemps. -- Mais croyez-vous qu'ils finiront par découvrir la vérité? -- Certes, Madame, il y a dans cette demande seule une telle témérité qu'on juge aisément que vous êtes arrivée tout récemment de la terre: c'est comme si vous me demandiez s'ils pénétreront un jour au centre du soleil, et des planètes, et s'ils en analyseront les noyaux. C'est déjà beaucoup, comme je vous le disois tout-à-l'heure, qu'ils aient trouvé l'effet. S'ils sont sages, ils

en resteront là. -- D'après ce système, dit-elle, il doit y avoir, je pense, une proportion exacte entre le volume des planètes et leurs distances respectives? -- Cette observation seule, répondis-je, prouve la sagacité avec laquelle vous avez saisi l'idée du grand Newton. Vous verrez plus tard, que cette proportion est tellement indispensable à la loi de l'attraction, que là où il y avait un vide, on l'a hardiment peuplé de nouvelles planètes, et qu'elles n'ont pas manqué de venir s'y ranger. --

Il y eut ici un moment de silence entre la marquise et moi. Après avoir contemplé la terre avec beaucoup d'attention, elle me dit : — Vous aviez bien raison, la terre est bien peu de chose : plus je la regarde, plus je trouve qu'il faut avoir perdu la tête pour s'y donner tant de mouvemens; les honneurs, les richesses, les plaisirs; mais je ne con-

çois pas comment j'ai pu avoir un grain de cette folie là ! Actuellement que mon cœur s'en est détaché , comme s'il n'avait jamais eu part à ses joies et à ses douleurs , je pourrai vous écouter avec toute l'attention nécessaire ; ainsi expliquez-moi , je vous prie , quelques particularités que j'y remarque. D'abord n'étant qu'à 51,600 lieues (1) de nous , sa petitesse m'étonne. — C'est peut-être , lui dis-je , la grande prédilection que vous aviez pour la lune , et le peu de cas que vous faites maintenant de la terre , qui vous donne cette illusion ; car nous la voyons à peu près de quatre diamètres plus grande qu'elle ne nous aperçoit ; aussi son disque présente-t-il une surface quatorze fois plus grande

(1) Afin de diminuer la grandeur des nombres, on a cru bien faire de réduire tous les calculs de cet ouvrage en lieues ou milles géographiques d'Allemagne , dont quinze au degré.

que celui de la lune , ce qui , vous l'avouerez , ne laisse pas de faire une différence assez considérable. — Je veux le croire puisque vous me le dites , reprit-elle ; cependant je m'attendois à voir la terre sous un aspect tout différent. Vous savez le plaisir que j'éprouvois en me la représentant tournant sous mes regards et me présentant tour à tour , ses villes , ses montagnes , ses vallées , ses déserts , ses mers et surtout la variété bigarée de ses habitans. Au lieu de cela , je n'aperçois qu'un globe avec quelques bandes grisâtres , quelques points plus éclairés que le reste , et de loin en loin quelques taches foncées ; je suis bien trompée dans mon attente. — Cela ne vient , Madame , que de ce que votre vue ne peut encore être comparée qu'à celle d'un habitant de la terre armé d'un bon télescope ; elle se perfectionnera de plus en plus , et vous en

viendrez bientôt au point de pénétrer dans l'étendue , avec autant de netteté que moi. — Comment , vos yeux sont plus perçans que les miens ! Oh ! si cela est , ne tardez pas à m'entretenir de tout ce que vous voyez ; ou plutôt , non , commencez par m'expliquer ce que je peux encore distinguer ; peut-être que dans l'intervalle , mon esprit éclairé par le vôtre , épurera ma vue , au point de me faire voir aussi bien que vous.

Vous me disiez donc , continua-t-elle , que la terre nous paroît quatorze fois plus grande que nous ne le sommes à son égard ; si cela est , pourquoi sa lumière n'a-t-elle pas dans la même proportion plus d'éclat que celle qui charmoit si fort nos regards dans ce globe-ci ? — Vous vous rappellerez , Madame , que les corps renvoient la lumière suivant la nature de leur surface ; que les eaux en absorbent les rayons , que les

terres et surtout les rochers les réfléchissent avec éclat, enfin que les vallées, les plaines et les forêts en paroissent plus ou moins éclairées. D'après cela, vous sentirez que la terre ne sauroit nous paroître quatorze fois plus éclatante que la lune, les trois quarts de sa surface étant couverts d'eau et le reste étant souvent obscurci par les nuages qui nagent dans son atmosphère. D'ailleurs, il y a des momens, des jours et même des saisons entières où sa lumière et ses teintes sont tout-à-fait différentes que dans d'autres. Par exemple, vous remarquerez dans ce moment ci, qu'un de ses pôles brille d'un vif éclat, tandis que l'autre ne présente qu'une lueur assez pâle; c'est que le premier est à la fin de son hiver, et que ses pays étant délivrés des nuages et des brouillards qui les avoient obscurcis jusque là, laissent voir à découvert les glaces et les neiges qui les couvrent

encore , et qui renvoient avec éclat les rayons du soleil : l'autre pôle , au contraire , entrant dans son solstice d'hiver , se couvre de vapeurs humides qui en absorbent la lumière. Vous observerez de plus , que le centre de la terre est beaucoup plus éclairé que ses bords , parce que les nuages se suivent ordinairement davantage vers l'horizon.

-- En vérité , dit la marquise , on diroit que la terre est la planète des illusions ; non-seulement ses habitans s'en forgent sans cesse de nouvelles , et ne sont heureux qu'autant qu'ils s'en nourrissent ; mais ses brouillards et ses nuages ne permettent pas même aux habitans des autres planètes de la voir sous sa véritable forme. Encore si ces vapeurs suivoient le cours des saisons ; mais il suffit d'un orage pour en dérober tout-à-coup le point le plus intéressant. -- Oh ! lui dis-je , ces taches partielles ne sau-

roient induire en erreur un observateur attentif. Il ne tarde guères à les voir se dissiper et se porter ailleurs. Au reste , vous auriez tort d'en vouloir à cette atmosphère : vous lui avez dû de grandes jouissances ; car sans parler de la nécessité où elle est à la respiration des êtres terrestres , à la propagation du son , à l'entretien du feu , à la végétation , enfin à l'aliment continuel qu'elle procure à la terre par les pluies , la neige et les rosées qu'elle y verse à propos ; sans parler , dis-je , de tous ces bienfaits , songez aux spectacles ravissans qu'elle vous a procurés par la présence de l'aurore , les crépuscules du soir , les arcs-en-ciel , les couleurs diversement nuancées des nuages , la gradation de la lumière du soleil qui , sans elle , paroissant tout-à-coup à l'horizon , éblouiroit les foibles yeux des créatures terrestres , troubleroit subitement leur

repos , et laisseroit dans l'obscurité la plus profonde , tout ce qu'il ne toucheroit pas immédiatement de ses rayons. -- Seroit-ce donc là , me demanda la marquise , la forme véritable de la terre ? -- Mais à peu près , lui répondis-je. Vous voyez cette grande masse brillante qui s'avance en pointe jusqu'aux trois quarts de la terre ? C'est l'Afrique avec ses déserts , ses fleuves , l'ombre de ses montagnes qui forment quelques points obscurs : l'île de Madagascar , l'Arabie et une partie de la Perse et de l'Inde se font voir à sa droite. Voyez-vous au-dessus de l'Afrique cette partie foncée ? C'est la Méditerranée. -- Oui , oui , dit-elle ; je distingue même la botte , l'Espagne ; ah ! voilà la France. Si l'on pouvoit apercevoir Paris ! -- Eh ! pourquoi pas ? Puisque les astronomes pourroient découvrir ici une ville de la grandeur de Berlin ,

je pense qu'il ne vous sera pas difficile de distinguer la capitale de la France. Regardez bien dans l'endroit où vous savez que cette ville doit être située : n'y voyez-vous pas un point plus éclatant que le reste , qui a un scintillement assez semblable à celui des étoiles fixes? -- Attendez ; je crois effectivement le découvrir : oui , j'y suis , le voilà ! Cela seroit Paris ? -- Oui madame ; il a plus d'éclat que le reste , par la raison que le soleil qui vient de se lever il n'y a pas long-temps pour cette ville , darde obliquement ses rayons sur ses bâtimens ; quand à ce tremblement de lumière , il provient des vapeurs qui s'en élèvent sans cesse. Il est surtout très-sensible dans ce moment , parce que c'est l'heure où la plupart des cheminées fument pour les déjeuners. -- Allons , dit-elle en riant , vous me ferez bientôt croire que tous ces cafés et ces chocolats qui bouil-

lonnent vous montent jusqu'au nez !
 Mais puisque vous avez la vue aussi
 perçante , qui vous empêche de m'apprendre ce qui se passe actuellement à Paris. Je vous assure que tout ce que vous pourrez m'en dire n'excitera ni mes desirs , ni mes regrets ; mon ame n'ira plus disperser ses esprits sur le tourbillon de cette capitale.

-- Madame , lui dis-je , tant que depuis sa mort on n'est pas allé plus loin que la lune , il ne faut jurer de rien. L'attraction entre ces deux corps est trop grande, pour qu'une ame y soit tout-à-fait sûre d'elle-même. Combien de gens de la terre qui, avant que d'y avoir laissé leur dépouille mortelle , viennent errer dans les creux de la lune ! Combien de morts qui , après être arrivés ici , se reportent sans cesse vers leur premier séjour , et ne peuvent s'en détacher !

-- Allons, m'interrompit la marquise,

ne voilà-t-il pas que vous allez tomber dans la morale, et me faire encore des reproches ! A ce prix , je renonce à Paris ; aussibien il y a quelque chose depuis quelques momens qui pique singulièrement ma curiosité ; je vois à peu près au milieu de l'Europe , comme un foible brouillard qui va et vient , se sépare , se rapproche , et semble se diviser en plusieurs points. Seroit-ce peut-être un nuage ? — Je croirois plutôt, Madame, que c'est un grand rassemblement de peuple ; (1) peut-être une fête, une bataille.

— Oh ! tenons-nous en à une fête , dit-elle, c'est une chose qui se conçoit aisément et qui , tout sage qu'on devient ici, ne laisse pas que de faire plaisir ; mais une bataille , une guerre,

(1) Comme quelques Astronomes ont vu dans la lune de pareils changemens qu'ils ont attribué à de semblables causes , on ne doit pas être surpris de la supposition qu'on fait ici.

cela est insupportable ; car en vérité quand on voit la terre telle qu'elle est actuellement sous nos yeux , on trouve qu'il faut être fou pour s'y disputer ces raies et ces points à peine visibles. C'est bien dommage que les souverains et les conquérans avant d'entreprendre une guerre ne puissent se transporter ici. Les pays qu'ils veulent envahir , la gloire à laquelle ils aspirent , leurs vastes projets , l'étendue de leurs vues , eux-mêmes enfin ; tout cela leur paroîtroit si petit , que , sans tambour et sans trompette , ils rentreroient dans leurs Etats pour n'en jamais sortir. — Vous leur faites plus d'honneur qu'ils ne méritent , lui dis-je. Pour se conduire ainsi , il leur faudroit un esprit philosophique qui ne fut presque jamais leur partage. Bien au contraire ; je ne voudrois pas répondre que leur orgueil , après avoir

été rabattu de la sorte , ne s'enflât plus que jamais , et ne trouvât dans la petitesse de ce qui les entoure , un sujet de plus d'agrandir ce que la plupart d'entr'eux croient uniquement grand : leur propre personne.

-- Oh bien ! reprit-elle , puisque les hommes sont incorrigibles tant qu'ils respirent l'air de leur planète , laissons-les s'y débattre à leur aise , et achevons nos observations sur ce qui la concerne. Dites-moi , je vous prie , ce que c'est que ce mouvement qui la fait balancer au-dessus et au-dessous de notre horizon ; ou bien seroit-ce une illusion ?—Vous ne vous trompez point , lui dis-je , ce mouvement est réel , mais au lieu de la terre , c'est la Lune qui en fait les frais.—Comment , s'écria-t-elle , il ne nous sera pas seulement permis de faire trembler notre tyran ! Ce qui fait la consolation des

êtres opprimés de la terre doit encore tourner à la honte de la Lune ! C'est une injustice criante , et si Newton étoit ici...--Vous lui demanderiez raison d'un procédé aussi despotique , lui dis-je en riant. Il vous diroit, Madame , ce qu'à ce sujet vous avez avoué vous-même dans nos premiers entretiens ; qu'il y a de l'erreur partout ; ensuite , pour vous adoucir sur la nécessité de ce balancement , il vous apprendroit qu'il vient , de ce que l'orbite de la Lune est un peu oblong , et de ce que s'inclinant sur l'écliptique , elle forme avec elle un angle de cinq degrés , ce qui pour les habitans de la Lune , qui comme nous sont placés sur ses bords par rapport à la terre , semble élever et abaisser celle-ci au-dessus et au-dessous de l'horizon. — J'aimerois bien savoir , dit-elle , ce que c'est que ces pays hâchés que je vois au nord de l'Europe. Se-

roit-ce le Danemarck, la Suède ? En vérité je ne m'y reconnois pas ; tout y paroît confondu, et si ce n'est quelque nuage qui cause ce désordre, il faut que cette partie du globe ait subi de grandes révolutions. — Aucune, lui répondis-je, ces pays sont tout-à-fait à découvert, ils n'ont éprouvé aucune catastrophe ; mais comme ils sont par rapport à nous situés sur les bords du globe, ils se cachent en partie à nos regards et nous paroissent rompus et raccourcis. Au contraire, les pays orientaux de la terre se rétrécissent à mesure que cette planète exécute son mouvement de rotation, qui les cache de plus en plus à nos yeux. Par la même raison, vous voyez que l'Amérique à mesure qu'elle s'avance dans l'hémisphère qui est en face de nous, se développe, s'élargit, et se montre enfin sous sa véritable forme.

— Ah ! dit la Marquise , sa partie méridionale est dans ce moment toute échancrée à ses bords : seroient - ce peut-être les Cordillières ? — Justement , Madame , ne les perdez pas de vue ; dans l'instant vous allez en voir la pointe la plus élevée : le Chimborazo.

— Ah ! s'écria-t-elle , je le vois , je le vois ; le voilà qui s'élève de plus en plus ! Quel éclat , quel feu ! Mais on diroit qu'il en sort un volcan. — C'est , lui dis-je , la calotte de neige de 5000 pieds de hauteur qui réfléchit ainsi la lumière et semble l'embraser en entier. Mais il s'efface peu-à-peu , son ombre diminue à vue d'œil ; bientôt il sera confondu avec le reste : ainsi si vous m'en croyez nous nous promènerons actuellement un peu sur ce globe-ci. — Vous avez raison , dit-elle , aussi bien nous ne pouvions finir nos observations sur la terre par un sujet plus imposant

et plus digne de notre admiration. J'avoue que si quelque chose pouvoit encore m'attirer sur cette planète, ce seroit ce Chimborazo avec la vue immense dont on doit y jouir. — Oh ! repris-je, si vous aimez les montagnes, n'ayez aucun regret à celle-ci ; je vous en ferai voir tout-à-l'heure d'une hauteur bien autrement imposante.